

Les Amis de la Pologne

BULLETIN BI-MENSUEL

Rédacteur en Chef : Rosa BAILLY

Secrétaire de la Rédaction : Henri de MONTFORT

Administrateur : Jeanne LEMONIER

Abonnements :
5 francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
7, Rue de Poitiers — PARIS-VII^e

Téléphone : Fleurus 23-71

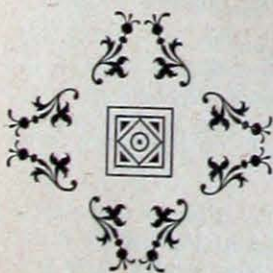
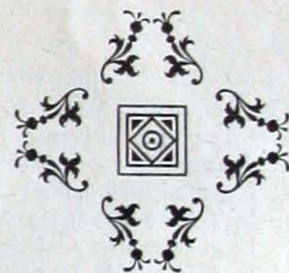
Abonnements :
5 francs par an

*Affiche apposée sur
les murs de Varsovie
pendant la guerre
contre les bolcheviks*



NA POMOC!
WSZYSTKO DLA FRONTU!
WSZYSCY NA FRONT!

LIT. ART. W. GŁÓWNEROWSKI, WARSZAWA



*A la rescousse !
Tous au front !
Tout pour le front !*

SOMMAIRE

La Quinzaine Polonaise.

La Pologne sur la côte de la Baltique. — HENRI DE MONTFORT.

Six semaines en Pologne. — ROSA BAILLY.

Un vœu de jeunes filles. — FREDRO.

Tombes polonaises. — J. BOUIC-GASZTOWTT.

Mariette et les Gnomes. — MARIA KONOPNICKA.

Les Amitiés françaises en Pologne.

Notre Action. — Comité Lyonnais. — Comité de Laval.

— Une conférence-concert à Mulhouse. — Encore des pétitionnaires.

LA QUINZAINÉ POLONAISE

- 6 novembre. — Signature à Prague de l'accord polono-tchèque par MM. Skirmunt et Benesz, qui porte sur les points suivants : Garantie des propriétés des deux Etats ; — neutralité bienveillante réciproque en cas d'agression de la part d'un de leurs voisins ; — la Tchéco-Slovaquie se désintéresse du règlement de la question de Galicie Orientale, et, réciproquement, la Pologne de la Slovaquie ; — convention commerciale ; — arbitrage en cas de conflit ; la durée de l'accord est fixée à cinq ans.
- 7 novembre. — Le Conseil des Ministres décide la réduction des moyens de locomotion mis à la disposition des fonctionnaires.
- 8 novembre. — Réouverture de la Diète.
- 10 novembre. — Démission de M. Dambski, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères.
- 11 novembre. — Manifestation des Sokols de Varsovie pour commémorer l'Armistice de 1918. — Le franc français cote 255 et le dollar 3.600.
- 13 novembre. — Raout de la Société des Gens de lettres et des Journalistes polonais. — A Poznan, cérémonie solennelle de l'élargissement des compétences du Ministre de la justice sur la province de Poznan et entrée en fonctions de M. Wybicki, nouveau ministre de l'ancienne occupation prussienne.
- 14 novembre. — On annonce que le recensement de la population polonaise a enregistré l'existence d'environ 27 millions d'habitants.
- 15 novembre. — A la Diète, important discours de M. Ponikowski sur la question de Wilno.
- 16 novembre. — Après de longs débats, la Diète adopte à la majorité de 13 voix le projet du gouvernement relatif à l'élargissement du territoire électoral de Wilno, par le rattachement des districts de Lido et Braclaw. — Le gouvernement des Soviets donne son agrément à la nomination de M. S. Stefenski, en qualité de chargé d'affaires de Pologne à Moscou.
- 17 novembre. — Le Ministre de la justice dépose à la Diète un projet de loi prévoyant la peine de mort pour les crimes contre l'Etat. — M. Robinet de Cléry est désigné par le Gouvernement français comme professeur de littérature française à l'Université de Varsovie.
- 18 novembre. — Représentation de gala au théâtre Wielki organisée par la Société polono-américaine au bénéfice du fonds de Comité de gratitude de la Pologne à l'Amérique.
- 19 novembre. — Voyage du maréchal Pilsudski à Lido.
- 20 novembre. — Inauguration solennelle de la nouvelle ligne de chemin de fer raccordant le port polonais de Gdynia, sur la Baltique, au réseau polonais.
- 21 novembre. — Ouverture du cours de littérature française par M. Robinet de Cléry.
- 22 novembre. — La Commission des Finances adopte le projet du gouvernement concernant l'affermage à des entreprises privées des industries actuellement gérées par l'Etat et qui se trouve en déficit.
- 24 novembre. — Démission de M. Drzewiecki, président de la ville de Varsovie. — Le franc français cote 235, le dollar 3.575.

H. M.

La Pologne sur la côte de la Baltique



Depuis sa reconstitution, la jeune République polonaise a dû s'occuper particulièrement de sa politique extérieure. Le problème de ses rapports avec la Russie bolcheviste a reçu par la paix de Riga une solution satisfaisante. La question silésienne vient d'être tranchée. Il reste toutefois à liquider les difficultés relatives à la Galicie Orientale, au statut de Wilno et enfin à l'Entente baltique.

Cette dernière a laissé jusqu'ici l'opinion française assez indifférente. Chez nous, on n'aime pas beaucoup étudier les questions de politique étrangère, parce qu'en raison de leur complexité on s'y embrouille trop aisément. Et je crois aussi que c'est notre ignorance géographique qui contribue beaucoup à nous donner ce fâcheux état d'esprit...

Essayons pourtant de comprendre les grandes lignes de la question baltique, telle qu'elle se pose pour la Pologne. Nous constaterons bientôt que nous ne pouvons nous en désintéresser.

Au point de vue économique, la Pologne n'a jusqu'à présent, en pleine activité, qu'un seul débouché maritime : le port de Dantzig auquel il faut restituer son ancien nom polonais Gdansk. Il faudra, en effet, un long temps encore pour que le port de Gdynia puisse rendre de réels services. Or, actuellement, Gdansk est notablement insuffisant, et de plus, en cas de conflit, la Pologne court le risque de s'en voir séparée. Mais il existe sur la Baltique un port en plein fonctionnement qui pourrait lui être de grande utilité : c'est Libawa (Libau), qui paraît tout désigné pour doubler Gdansk.

D'autre part, partisan résolu d'une politique de paix dans l'Europe orientale, la Pologne a un intérêt évident à nouer d'étroites relations avec les quatre petites puissances baltiques qui se sont séparées de la Russie : la Finlande, l'Esthonie, la Lithuanie, la Lettonie, pour constituer avec elles une digue empêchant la liaison de l'impérialisme russe et de l'impérialisme allemand, ou si vous voulez, pour contrecarrer en ce moment la colonisation de la Russie bolcheviste par les pangermanistes.

Telles sont les raisons pour lesquelles, depuis plus d'un an, la Pologne a accueilli avec faveur l'idée d'une grande Union balte englobant avec elle-même la Finlande, la Lettonie, la Lithuanie et l'Esthonie.

Mais ce projet s'est d'abord heurté à de vives oppositions : l'Angleterre, visant à assurer sa domination économique sur la côte baltique, a considéré l'Union projetée par la Pologne comme un obstacle éventuel à ses desseins. Elle a donc accueilli avec une faveur marquée un contre-projet letto-lithuanien, ayant pour but pra-

tique de fermer à la Pologne l'accès à la mer par la formation d'une Union des trois petits Etats baltes sans la Pologne et la Finlande.

Pour des raisons faciles à comprendre, cette conception devait rencontrer le plus vif appui à Moscou et à Berlin, et le gouvernement lithuanien de Kowno — où sont actuellement toutes-puissantes les influences bolchevistes et germaniques — s'est efforcé de la réaliser, avec l'appui de M. Meierowas, le premier ministre letton, dont les attaches anglaises sont bien connues. Tel a été le point de départ de toute une série d'intrigues politiques, financières et économiques des plus curieuses qui se sont déroulées sur la côte baltique pendant le premier semestre de cette année et auxquelles, par ignorance, l'Europe occidentale n'a prêté aucune attention.

La Pologne était alors fort préoccupée par l'affaire silésienne et celle de Wilno. Il lui fallut cependant faire face à ce nouveau péril. Grâce à son habile action diplomatique, aux réactions finlandaises, à l'attitude de l'Esthonie, plus consciente que la Lithuanie et la Lettonie des périls qu'entraînerait pour les jeunes Etats baltes une entente pratiquement dominée par Berlin et Moscou, la conspiration échoua.

Fin juillet, une importante conférence avait lieu à Helsingfors entre les ministres des Affaires étrangères de Pologne, Finlande, Esthonie et Lettonie. Il y fut constaté qu'aucun accord dirigé contre la Pologne n'avait été conclu et que des conventions économiques entre les quatre Etats seraient mises au point. Il fut aussi décidé que la politique générale des Etats baltes ferait l'objet d'une nouvelle Conférence qui se tiendrait à Varsovie.

Sans doute, depuis la Conférence d'Helsingfors, la conception de la Petite Entente baltique continue à être opposée à celle de l'Union balte, mais elle semble bien avoir de plus en plus perdu du terrain. Et puis, le règlement de la question silésienne donne à la Pologne des coudées bien plus franches. Si à Varsovie la Lettonie se rallie à la thèse polonaise, celle-ci n'aura plus qu'une seule opposition, celle de la Lithuanie. Et cette dernière ne sera plus irréductible du jour où le statut de Wilno sera établi.

Alors, les plus intéressantes possibilités s'ouvriront pour la Pologne dans la mer Baltique. Et ce jour-là, la consolidation de la paix en Europe orientale sera bien près d'être définitivement assurée au plus grand dam du pangermanisme, au plus grand bénéfice des deux seules démocraties européennes laborieuses et pacifiques : la Pologne et la France.

SIX SEMAINES EN POLOGNE

POZNAN (Suite)

Quelques traces de la domination prussienne subsistent à Poznan. L'ordre parfait avec lequel circulent les passants dans des rues relativement étroites, l'application des employés dans les bureaux, la ponctualité générale prouvent que les Polonais se sont assimilés les qualités de leurs oppresseurs. Mais combien ils ont souffert, on le comprend au silence des masses, pendant les cérémonies publiques. Alors que les individus semblent exulter, l'âme collective des foules, plus lente à comprendre et à s'adapter, garde ses anciennes habitudes farouches, sa taciturnité, son air réprobateur. Lorsqu'on attend des vivats et des bravos, le mutisme de ces centaines d'hommes en dit plus long sur les douleurs de la servitude que ne feraient leurs plaintes.

Que je vous cite une petite survivance, comique celle-là, des mœurs prussiennes. Les soldats de la garnison font à midi la parade, tout comme avant la guerre, c'est-à-dire qu'ils circulent dans la ville, avec quelque pompe, derrière leurs fifres. Les airs de ces fifres, assez guerriers mais assez lents, étaient écrits pour le « pas de l'oie » qu'il faut savamment décomposer. Mais voilà le « pas de l'oie » supprimé, sans que l'on s'avise de changer la musique. Les soldats ne savent plus trop quelle allure peut convenir; ils traînent la jambe, et la parade y perd en apparat.

Où l'Allemagne persiste, à Poznan, c'est dans les édifices. Palais impérial, offices gouvernementaux, Université, bibliothèques, banques, grands hôtels, que tout cela est massif, épais, pédant, et aussi, solide, spacieux, confortable! On a par toute la ville l'impression d'une robuste architecture sans grâce. Vastes proportions, moellons et blocs de granit, pleins cintres et piliers trapus. Mais les architectes allemands, sans doute, se sont trouvés mal à l'aise dans cette province de Pologne; ils n'ont osé étaler leur science sur les façades en les surchargeant, comme à Berlin, de motifs empruntés à tous les styles. Ils s'en sont tenus au roman, qui leur convenait par sa rudesse, mais dont ils ont respecté la sobriété ornementale. A l'hôtel Monopol, la fenêtre de ma chambre s'encadre entre deux petites colonnes ventrues, de granit bleuâtre, au chapiteau historié, et cet appareil mérovingien fait sourire, appliqué à un très moderne établissement, pourvu d'a-censeurs et de téléphones.

Très belle ville, Poznan, dans l'ensemble, avec ses édifices imposants, ses magasins animés, la propreté de ses rues, la coquetterie de ses jardins. Le centre est la place de la Liberté, où les gamins jouent sur un canon de la dernière guerre. Elle est entourée de restaurants et de cafés, dont l'ameublement est d'un luxe plutôt lourd, d'une coloration quasi munichoise, mais dont les fauteuils sont si moelleux! Le consulat de France est tout près de là, au coin d'une placette tout en parterres et en feuilles mortes. L'avenue qui mène à la gare est fleurie, le long de ses lignes de tramways, de corbeilles de géraniums rouges. Les allées Saint-Marcin passent entre les principaux magasins de la ville et offrent en leur milieu l'agrément de nombreux bancs sous une voûte d'arbres.

Des boulevards plantés de peupliers, les « waly », voient de leur feuillage délicat et jauni les blancheurs neuves des palais prussiens.

Quelques vues pittoresques : les bâtiments de l'Université, aux pignons festonnés et aux toits de tuiles, se rangent autour de leurs pelouses et d'un grand bassin; un clocher leur fait face, et le tableau s'achève par la façade classique du théâtre. Rien que ces édifices et le vaste espace — le contraste entre la gaieté facile du ciel bleu, de l'herbe verte, des tuiles rouges et la sévérité des trop blanches et trop hautes colonnes.

Le *Ratusz*, par contre, orgueil de Poznan, est à l'étroit dans un quartier populeux. C'est un palais dans le goût de la Renaissance florentine : un bloc délicieusement allégé par des galeries à arcades. De son dernier étage, simple et nu, s'élancent des tourelles, et le campanile qui le surmonte, dédaigneux d'abord des vaines parures, s'achève en une fantaisie toute gracieuse. Ce *Ratusz* est un sourcilieux guerrier, qui n'en revêt pas moins une cuirasse damasquinée et un casque empené. Les Allemands ont cru bon de le peindre en noir et or.

Dans cette ville si moderne, tout active, il reste quelques coins de calme province. La place, qui sommeille comme une vieille, entre l'église de Sainte-Marie et la cathédrale, pourrait aussi bien être à Tours ou à Tarbes. Le soleil d'automne et les feuilles sèches descendent lentement sur ses pavés herbus. Elle est bordée de jardins, au fond desquels doivent se trouver des presbytères. Les deux célèbres églises qu'elle réunit semblent gagnées par sa bouillomie. L'une, Sainte-Marie, un des rares spécimens du style gothique polonais, fière de l'être, tout en briques et tout en hauteur, est un tantinet dégingandée, et le *Tum* (la cathédrale), son compère, s'est tassé avec les siècles, a pris de la philosophie et de l'embonpoint.

Je signale à ceux qui recherchent les œuvres parfaites plusieurs plaques funéraires, en bronze, attribuées à Witt Stwosz, dans ce *Tum*. L'une d'elles représente, parmi la décoration la plus complexe, anges et ornements gothiques étroitement mêlés, un chevalier en équipement de combat, traité dans une manière des plus larges et des plus énergiques. La bouche est une découpe dans le métal, les sourcils sont deux traits, et ce n'est pas simplification d'apprenti imagier, mais synthèse de maître. Cette figure est un caractère et une vie.

Il y a beaucoup à voir, au *Tum* : une « Chapelle dorée », fort riche, et dont la décoration italienne est d'une fantaisie qui touche à l'art mauresque; des tableaux où l'on retrouve les cols de dentelle et les lèvres charmes de l'époque de la Grande Mademoiselle; une vue de la ville de Tours servant de fonds à un épisode de l'histoire de Pologne, et même, à surprise charmante, un petit bas relief d'autel, où l'artiste a oublié pour une fois les draperies allégoriques, et a représenté une famille de hobereaux du XVII^e siècle, avec leur air d'urbanité un peu timide, leurs capes et leurs bonnets.

L'amour que les Posnaniens portent à la France semble égal à leur haine pour les Allemands. Ce n'est pas peu dire. Et le sentiment, dans cette race sérieuse et agissante, ne reste pas platonique. On se donne la peine d'apprendre le français. L'éminent consul que la France a la chance de posséder à Poznan, M. Dufort, organise des cours gra-

tuits de langue française : 1.500 jeunes gens s'inscrivent. Il ne va pas être possible de trouver assez de professeurs, ni d'assez vastes locaux pour cette armée. Et peut-être un tel chiffre est-il dû à un enthousiasme qui n'aura pas de lendemain. Pour ne garder que les élèves vraiment désireux de s'instruire, le consul décide que les cours seront payants. Quelques semaines après, plus de mille cotisations avaient été perçues. Les cours ont commencé sous la direction d'un sympathique professeur français, M. Omer Neveux, qui a pour collaboratrice une jeune doctoresse, énergique et intelligente, Mlle Chaix. Il leur a fallu s'assurer le concours de nombreux maîtres polonais, car ils n'eussent pas suffi à la tâche.

Déjà le français se parle beaucoup à Poznan. Dans les magasins, dans les banques, dans les rues même, vous êtes toujours assuré de trouver un Polonais qui se fait aimablement votre interprète. Il faut voir avec quel touchant empressement petites gens et employés se mettent à votre disposition. Je n'oublierai pas les bons sourires et les saluts des conducteurs de tramway qui m'indiquaient mon chemin.

L'aristocratie a des manières plus réservées, comme il se conçoit, mais elle connaît très bien la France, par les voyages, l'étude de la littérature, la lecture des revues : elle l'estime en connaissance de cause. J'aurais pu me croire dans un salon de Lyon ou de Nancy, quand j'étais parmi les hôtes cultivés, affables et graves de Mme L..., qui parlaient le français comme une langue maternelle et traitaient des choses de France de façon à me remplir de confusion, moi ignorante. Il arrive que la dignité des manières, même dans cette classe vraiment supérieure, cède à l'effusion du sentiment patriotique et de la gratitude pour la France. J'ai vu des visages que la bonne éducation avait empreints de son calme et de sa retenue se transfigurer, se simplifier et se tendre, à l'audition d'un discours, avec des yeux brillants de larmes qui ne coulaient pas. Expressions plus éloquentes que des protestations.

Deux cérémonies m'ont remuée d'une émotion profonde :

La première était une distribution des prix offerts par le gouvernement français aux meilleurs écoliers de Poznan. Elle eut lieu dans un de ces grands gymnases construits par les Allemands au milieu des jardins. On entendit la *Marseillaise* et la Marche de Dombrowski, jouées par un orchestre d'élèves sur un rythme assez lent. Et les allocutions de succéder aux allocutions : discours solennel du représentant de la France, M. Dufort ; discours imagé de M. Omer Neveux ; discours des professeurs polonais ; discours d'élèves ; réponses à des discours, discours en répliques... On aurait pu souhaiter la fin de ce tournoi, si l'on n'avait été gagné par l'accent de sincérité et de cordialité. Notez que la plupart de ces discours étaient en français !

Vous apprendrez avec plaisir, chers lecteurs, qu'un des orateurs, le professeur Weckowski, avait choisi comme sujet l'activité des « Amis de la Pologne ». Il ignorait qu'il fût écouté par la Secrétaire générale de cette association et parut surpris de voir le public, qui me savait là, se détourner de lui pour m'adresser ses applaudissements.

Pour la distribution des prix, les fillettes s'étaient tout de blanc vêtues : robe blanches, bas blancs et souliers blancs. Simplicité qui n'est pas sans luxe. L'une après l'autre venaient recevoir un grand volume, prix de leur assiduité, et c'était plaisir de voir l'élégante révérence qu'elles exécutaient avec une grâce parfaite, sans la moindre trace de cette gaucherie qui fait de la plupart de nos jeunes filles françaises de grandes gamines. Nullement « potaches » non plus, les adolescents qui recevaient leur

prix avec une physionomie franchement satisfaite et saluaient avec une rectitude de mouvements déjà martiale, en faisant sonner les talons.

La seconde cérémonie dont je veux vous entretenir eut lieu dans le local étroit, où se fait tant de bon travail, de « *Czytelnia Kobiet* ».

Nos lecteurs savent depuis longtemps que cette société est un foyer de francophilie, et que son cabinet de lecture comprend une section française, alimentée par leurs dons. « *Czytelnia Kobiet* » nous garde pour ces cadeaux modestes une reconnaissance qu'il nous faudra tâcher de mieux mériter dans l'avenir. Mme Lebinska, présidente, avait arrangé une réception pour que la Secrétaire générale des « Amis de la Pologne » fit connaissance avec l'œuvre elle-même et avec les Polonaises qui la soutiennent. Il était venu en grand nombre, des dames de tout âge, de mise assez sévère, aux traits fatigués par les luttes, aux yeux purs. Je devais apprendre, au cours de cette réception, que « *Czytelnia Kobiet* » qui se déguise sous les apparences d'un cabinet de lecture, a été une des forteresses morales du polonisme, contre lesquelles les forces matérielles de l'Allemagne se sont ruées pour retomber vaincues. Ces femmes qui étaient là, grandes dames, bourgeoises, institutrices, si ressemblantes par l'expression, se dévouaient avant la guerre à l'enseignement du polonais, à l'éducation nationale du peuple, s'exposant aux sévices et à la prison. Elles étaient l'âme même de la patrie ; l'immortalité de la Pologne, c'était leur foi. Quel respect me saisit ! Et que pouvais-je leur dire, sinon les remercier de l'amitié dont elles honorent la France ? M. Kozicki, ancien Secrétaire général de la Délégation polonaise à la Conférence de la Paix, parla des « Amis de la Pologne », dont il a vu la création, et qu'il a soutenus de sa haute autorité. Mme Lebinska me remit un diplôme de membre de « *Czytelnia Kobiet* ». Puis, ce furent les *a parte*, où chaque Polonaise, en me serrant longuement les mains, me laissait entrevoir ce qu'avait été la résistance à la germanisation. Je réclamai, j'obtins malgré la modestie générale, qu'un Comité de rédaction serait formé à « *Czytelnia Kobiet* » pour renseigner les Français sur l'effort de la Posnanie.

L'Association des Etudiants (*Bratnia Pomoc*) m'a été montrée par son jeune bibliothécaire, M. Casimir Garszynski. J'ai visité le grand local, ancien cabaret récemment légué aux étudiants, et qui comprend restaurant, salle des fêtes, salle de lecture, et chambrettes. Quelques traces de sa destination première restent encore en cet immeuble : un *Ratusz* en carton, dans la salle de spectacle, qui s'illumine à l'électricité ; une tonnelle dans le jardin. Mais les étudiants, les « académiciens », comme ils se désignent, sont imbus du sentiment de leur dignité. Leurs réunions ne sont pas tapageuses, et leur bibliothèque les préoccupe : ils voudraient recevoir des journaux français. L'organisation de *Bratnia Pomoc* est telle que la vie ne coûte presque rien pour un étudiant à Poznan. M. Garszynski nous renseignera avec précision sur ce sujet.

Avec lui et avec la députée au Parlement, Mlle Sokolnicka, nous avons parcouru la Bibliothèque Raczyński. Des milliers et les milliers de volumes dans des salles aux boiseries claires. La bibliothèque s'enorgueillit de textes officiels, excessivement vieux, dont les sceaux tombent en poussière ; de manuscrits à miniatures, d'incunables. La souriante bibliothécaire nous montre en bonne place la collection de notre Bulletin. Le dernier numéro vient d'arriver.

Sur la même place que la bibliothèque Raczyński s'élève une banque lourde, massive comme une fortification. C'en

est une, en fait. C'est la célèbre banque qui permit aux paysans posnaniens de racheter les terres et de les enlever aux capitalistes allemands.

Plus loin, au Musée Wielkopolski, Mme Cichowicz me fait visiter les salles qu'elle-même a constituées et décorées. Elle y a rassemblé les costumes des provinces polonaises, si gais, quelques-uns si bariolés. Ils habillent des mannequins, dont les têtes, traitées par des artistes, ont un type et une expression. Broderies, instruments de travail, tableaux de piété, que de choses, qui ont été recherchées et réunies parce qu'elles étaient proprement polonaises et définaient l'oppression. Cette section populaire du Musée est une création patriotique plus encore qu'artistique ou scientifique. Avec quel goût et quelle grâce ces souvenirs sont mis en valeur ! Dans une vitrine, une couronne d'immortelles, voilée de crêpe, dit le deuil des terres polonaises arrachées à la Posnanie par les interprétations du Traité de Versailles. « Toujours nous pleurerons notre mère bien-aimée, la Pologne. »

Y a-t-il à Poznan une institution qui n'ait été une bataille contre l'Allemagne, un édifice qui n'ait été le champ d'une victoire polonaise ? Il faudrait pouvoir les voir tous, mais voici déjà qu'il faut prendre le train pour Varsovie. A la gare, les bras chargés de fleurs, les mains pleines de gâteries, m'accompagnent ceux qui furent mes guides à Poznan, et qui resteront mes biens chers amis. Sur le quai, on me présente encore d'autres Posnaniens. Mme Obtulowicz, la créatrice de broderies claires et heureuses, me tend un sac qu'elle a dessiné et rempli de gâteaux. La très blonde et très rose Olenka L... a choisi des fruits confits. Sa mère est là, le visage si délicat et si jeune sous ses cheveux blancs. Et la malicieuse comtesse S... et Casimir Garszynski, et d'autres, qu'il m'est pénible de quitter...

Au revoir ! A l'année prochaine ! Et le train s'enfonce dans la nuit et dans les plaines polonaises.

ROSA BAILLY.

(A suivre.)



UN VŒU DE JEUNES FILLES

Par FREDRO

COMÉDIE EN CINQ ACTES

RÉSUMÉ DES SCÈNES PRÉCÉDENTES

L'étourdi Gustave aime Angélique, fille de Mme Dobrovska. Mais Angélique et son amie Clara, à laquelle Albin fait une cour larmoyante, ont juré de ne jamais se marier. Gustave use de subterfuges : il fait croire à Angélique qu'il aime une autre Angélique, à laquelle il la prie d'écrire pour lui, sous prétexte qu'il s'est blessé à la main. Et il annonce que son vieil oncle Radoste est agrégé comme gendre par le père de Clara.

SCÈNE IV

ANGÉLIQUE. — CLARA.

CLARA. — Qui est-ce qui était ici ?

ANGÉLIQUE (avec un certain embarras). — Comment ? de qui parles-tu ?

CLARA. — Mais qui est-ce qui vient de te parler ?

ANGÉLIQUE. — Gustave passait.

CLARA. — Il a renouvelé ses plaintes ?

ANGÉLIQUE. — Un peu.

CLARA. — Vous vous êtes entretenus si longtemps ?

ANGÉLIQUE. — Du tout, du tout ; comme je t'aime !

CLARA. — Qu'y a-t-il de nouveau ?

ANGÉLIQUE. — Tu ne voudras pas y croire. Figure-toi qu'il veut l'épouser.

CLARA. — M'épouser ? (Sautant de joie.) Oh ! quel

plaisir j'aurai à me venger et à tourmenter ce M. Gustave, qui, j'espère, sera bientôt payé suivant ses mérites.

ANGÉLIQUE (un peu blessée). — Mais cet épouseur, ce n'est pas Gustave, c'est Radoste.

CLARA. — Le vieux Radoste ?

ANGÉLIQUE. — Radoste et non pas Gustave.

CLARA. — Je ne veux pas de lui.

ANGÉLIQUE. — Je le pense bien.

CLARA. — Je le déteste.

ANGÉLIQUE. — Malgré tout, si Gustave n'accomplit pas les volontés de Radoste, ce dernier l'épousera par vengeance contre son neveu.

CLARA. — Mais qui veut me forcer à lui donner la main ?

ANGÉLIQUE. — Ton père, dont tu connais la passion pour l'or. Radoste, c'est un Crésus ; ce point établi, il n'y aura plus à en parler, et tu seras sa femme.

CLARA (dissimulant à peine un trouble croissant). — Je ne la serai pas ; non... Cependant, que faire à présent ? Quand mon père est préoccupé d'une idée, impossible de l'en détourner. Il n'y a plus moyen...

ANGÉLIQUE. — Cela s'arrangera peut-être.

CLARA (après une longue pause). — Si tu épousais Gustave ?...

ANGÉLIQUE. — Et nos vœux ?

CLARA. — Que l'une de nous puisse au moins les tenir, si cela devenait impossible pour toutes les deux.

ANGÉLIQUE. — Mais Gustave en aime une autre.

CLARA. — Malheureuse affaire ! Il faut que j'aille consulter ma tante.

ANGÉLIQUE. — Va, et confie-lui tout le sceau du secret.

CLARA. — Ma tante trouvera bien le moyen de ne pas me faire mourir à côté de cette vieille carcasse.

ANGÉLIQUE (*inquiète*). — Va, cours, chaque heure est précieuse, dans une pareille circonstance.

CLARA. — Je préfère déjà le couvent, et même Albin ! (*Elle sort.*)

ANGÉLIQUE (*feignant de la rappeler, mais à voix basse*). — Ecoute, écoute ! Je voudrais lui parler de cette singulière correspondance dont j'ai promis de m'occuper. Je l'ai appelée ; mais puisqu'elle ne m'entend pas, que dois-je faire ? J'écrirai donc comme je m'y suis engagée.

SCÈNE V

ANGÉLIQUE. — GUSTAVE.

GUSTAVE (*tenant à la main ce qu'il faut pour écrire*). — Voilà tout ce qu'il faut. Mettons-nous à l'ouvrage.

ANGÉLIQUE. — J'ai prévenu Clara.

GUSTAVE (*À part*). — C'est excellent (*Haut*). Et si elle en parlait ?

ANGÉLIQUE. — A qui et pourquoi ?

GUSTAVE. — A mon oncle.

ANGÉLIQUE. — Pour cela, je garantis que non.

GUSTAVE. — Comment a-t-elle reçu la nouvelle ?

ANGÉLIQUE. — Les larmes aux yeux.

GUSTAVE. — Ces larmes ne prouvent rien. A qui la faute ? Albin ne l'aimait-il pas sincèrement ?

ANGÉLIQUE. — Il l'aime toujours.

GUSTAVE. — Oh ! du tout.

ANGÉLIQUE. — Je le sais mieux que vous.

GUSTAVE. — Il aime, mais ce n'est plus Clara.

ANGÉLIQUE. — Qui donc ?

GUSTAVE. — Hum ! qui ? je me tairai là-dessus.

ANGÉLIQUE. — Ce qu'on a pu vous dire sous ce rapport n'est qu'une fable. Albin est notre voisin, l'habitué de la maison. Nous connaissons parfaitement toutes ses relations.

GUSTAVE (*feignant de céder*). — Enfin, puisqu'il faut parler franchement, c'est de toi qu'Albin est devenu amoureux, tout à coup.

ANGÉLIQUE. — De moi ?

GUSTAVE. — Oui, de toi. Il se meurt d'amour. Il n'y a pas à perdre des paroles inutiles à ce sujet, la chose n'est que trop réelle.

ANGÉLIQUE. — Mais, au nom du ciel, cette passion si brusque...

GUSTAVE. — Il changeait insensiblement ; car peut-on conserver son amour dans toute sa force, lorsque pendant des années entières on n'est payé que de mépris ? D'un autre côté, peut-on passer impunément près de toi ces mêmes années ? Ta bonté, tes charmes font qu'on ne peut pas apprendre à te connaître et ne pas t'aimer. Dis, n'est-il pas vrai ?

ANGÉLIQUE. — La question est assez singulière. (*Après une pause*). C'est donc moi qu'il aime ?

GUSTAVE (*Vivement*). — Mais je te conseille de ne pas trop croire Albin ; c'est une passion changeante, celle qui provient des refus qu'on a essayés.

ANGÉLIQUE. — Mais il fait encore des serments à Clara ?

GUSTAVE. — C'est un rêve après le sommeil.

ANGÉLIQUE. — Il soupire.

GUSTAVE. — Par politesse.

ANGÉLIQUE. — Il pleure.

GUSTAVE. — Par habitude.

ANGÉLIQUE. — Mais...

GUSTAVE. — C'est sûr comme je te le dis.

ANGÉLIQUE (*prenant une plume*). — Ecrivons donc.

GUSTAVE (*d'une voix émue*). — « Chère Angélique », (*Après une pause pendant laquelle Angélique a l'air étonné*). Ecris cela, de grâce !

ANGÉLIQUE. — Ce nom m'abuse. (*Après avoir écrit*). Albin m'aime ?

GUSTAVE. — Est-ce que les plaintes, les offres d'Albin repoussées ailleurs, est-ce que son changement subit pourraient t'intéresser ou te flatter ?

ANGÉLIQUE. — Ai-je mérité une pareille question ?

GUSTAVE. — Pardonne, je viens de t'offenser, emporté que j'étais par une sorte de crainte injuste, mais aussi il n'y a que moi qui sache l'âme qui te conviendrait ; il faudrait que cette âme t'aimât au delà de toute expression.

ANGÉLIQUE. — Ecrivons.

GUSTAVE. — Ecrivons. Le ciel nous envoie dans notre malheur un ange de bonté ; c'est lui qui prend la plume pour adoucir nos soucis.

ANGÉLIQUE. — Mais il ne me convient pas d'écrire cela.

GUSTAVE. — C'est moi qui parle dans cette lettre, et en toute réalité, comment pourrais-je vous y nommer autrement ?

ANGÉLIQUE. — Ecrivons donc.

GUSTAVE. — Ecrivons. « Ne craignez rien, la personne que mon oncle a voulu me faire épouser me déteste... »

ANGÉLIQUE. — Mais non, Monsieur Gustave.

GUSTAVE. — Comment faut-il écrire ?

ANGÉLIQUE. — Il faut changer le passage.

GUSTAVE. — Change si tu veux.

ANGÉLIQUE. — Oh ! très volontiers.

GUSTAVE (*en lisant par dessus son épaule*). — M'accueille bien. (*Prenant la main d'Angélique*). Est-ce sûr ?

ANGÉLIQUE (*dégageant lentement sa main*). — Ai-je besoin de parler pour me faire comprendre ?

GUSTAVE. — Tu me connais donc à présent ?

ANGÉLIQUE. — Je le crois.

GUSTAVE. — Et cette connaissance deviendra un jour, avec le temps, de l'amitié ?

ANGÉLIQUE. — L'amitié existe déjà et restera à jamais.

GUSTAVE (*avec feu*). — A jamais, à tout jamais.

ANGÉLIQUE. — A tout jamais.

GUSTAVE. — Ah ! c'en est trop ! Je ne puis plus rien te cacher ! Angélique, je t'aime plus que la vie !

ANGÉLIQUE (*faisant un geste d'étonnement*). — Comment ?

GUSTAVE (*se ravissant et d'un ton calme*). — Ecris, de grâce.

ANGÉLIQUE (*penchée sur le papier, paraît chercher quelque chose dans sa mémoire*). — Comment disiez-vous ? je t'aime...

GUSTAVE. — Ah ! répète...

ANGÉLIQUE. — Je t'aime plus que la vie. N'était-ce pas ainsi ? et après ?

GUSTAVE. — Après ? Qu'il est doux de croire...

ANGÉLIQUE. — Ecrivons donc.

GUSTAVE. — Ecrivons. Mais tu prononces mal ce que tu relis. Il faut que la voix rende la pensée qu'expriment les mots. Le mot « j'aime » n'exprime-t-il pas un engagement à remplir des devoirs envers soi-même, envers les autres et même envers le Créateur ? Comment donc pourrait-on jamais le prononcer froidement ? Tu aimes ta mère, un frère, un ami ; je t'aime, tu m'aimes ; rien donc que pour tenter un essai, fais que ta voix rende au mot

« j'aime » toute son importance, et adresse-moi ces nouveaux accents.

ANGÉLIQUE (*fixant ses regards sur Gustave*). — J'aime.

GUSTAVE. — Ce n'est pas assez senti (*lui donnant l'exemple, il dit avec passion*). Je t'aime !

ANGÉLIQUE (*plus tendrement*). — J'aime.

GUSTAVE. — C'est encore trop timide.

ANGÉLIQUE. — Ah ! j'aime ! j'aime !

GUSTAVE. — Bravo ! de mieux en mieux ; répète souvent ce mot, l'habitude fera le reste.

ANGÉLIQUE. — Ecrivons donc.

GUSTAVE. — Ecrivons.

ANGÉLIQUE. — On vient.

GUSTAVE. — Mais non.

ANGÉLIQUE (*se levant*). — J'entends.

GUSTAVE (*lui baise la main*). — Remettons la correspondance à demain. (*Il sort précipitamment.*)

ANGÉLIQUE (*courant après lui*). — Et la lettre ! la lettre ! (*S'en retournant*). Comme il écrit bien !

SCÈNE VI

MME DOBROYSKA, ANGÉLIQUE

ANGÉLIQUE (*cachant soigneusement la lettre de Gustave*). — Le secret d'autrui est chose sacrée.

MME DOBROYSKA (*à la cantonade*). — Dites tout ce que vous voudrez, mes chères demoiselles ; pour moi, ce que je trouve de mieux à faire, c'est d'interroger Radoste ; ce sera le moyen le plus court pour parvenir à voir clair dans tout cela.

ANGÉLIQUE. — Mais, Gustave, au nom du ciel...

MME DOBROYSKA. — Gustave nous a fait des contes. Qu'il aime je veux bien le croire ; mais que Radoste le sache, et, cependant, l'amène chez nous, c'est ce dont on ne me persuadera pas. Gustave, assurément, a ses défauts comme tout autre, mais il est jeune, joli garçon.

ANGÉLIQUE (*naïvement*). — C'est aussi mon avis.

MME DOBROYSKA. — Il peut réussir à plaire.

ANGÉLIQUE. — Sans doute, sans doute, chère maman.

MME DOBROYSKA. — Et je sais que son cœur vaut mieux que sa tête.

ANGÉLIQUE. — Oui, je pense absolument comme vous.

MME DOBROYSKA. — Les suites auraient pu devenir vraiment fâcheuses, si Gustave avait su te plaire, même un peu. (*Angélique soupire*) ; mais non, et encore une fois non, il y aurait trop de légèreté dans la conduite de Radoste.

ANGÉLIQUE. — Cependant, j'ai vu Gustave à ses pieds.

MME DOBROYSKA. — C'est encore vrai.

ANGÉLIQUE. — Leurs discours...

MME DOBROYSKA. — Leur querelle...

ANGÉLIQUE. — La vivacité de cette querelle...

MME DOBROYSKA. — Qui aurait pu se douter qu'un homme comme lui fût capable de pareilles choses. Se venger, se marier à son âge !

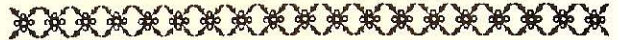
ANGÉLIQUE. — Ne lui donnez pas Clara, ma chère maman.

MME DOBROYSKA. — Il faut que je connaisse d'abord les intentions du père à ce sujet, et puis il me convient de lui adresser mes conseils plutôt qu'à sa fille.

ANGÉLIQUE. — Que vos conseils la soutiennent au moins à présent.

(*Pendant l'entrée de Clara, Angélique enlève en secret tout ce qui avait servi pour écrire, et sort.*)

(*A suivre*)



Tombes polonaises

Voilà longtemps déjà que nous ont quittés, pour dormir dans la terre hospitalière de France, les derniers membres de la « Grande Emigration ».

C'est ainsi que l'on a nommé, en Pologne, celle de 1831 — quand on a commencé à l'y étudier au point de vue historique et politique.

Grande, elle le fut à bien des égards. Sans parler du nombre de ses membres (environ 7.000), ni des génies qu'elle compte dans son sein, il faut se souvenir qu'elle se composait de l'élite de la nation : avec les chefs militaires et politiques, on y voyait les membres de la Diète élue pendant l'insurrection, et tous ceux des officiers et soldats de l'armée officielle du royaume de Pologne de 1815 qui, ayant survécu à la défaite, n'avaient pas été déportés en Sibirie. De plus, son influence sur le pays — soit publique par la presse et les livres, soit secrète par les émissions de la Société démocratique — fut considérable.

La terre de France est certainement celle qui contient le plus grand nombre de tombes d'émigrés polonais. Il y en a dans toutes les grandes villes et dans beaucoup de villages..., et comme il serait désirable qu'on puisse relever tous ces noms ! Des tentatives isolées ont été faites en province ; c'est ainsi qu'avant la guerre, à Mont-de-Marsan, une stèle commémorative fut élevée par les soins d'un de leurs fils, mort lui-même depuis, M. Noinski. A Paris, ces commémorations sont plus faciles. Nous retrouvons tous les noms de nos « vétérans » enterrés dans des tombeaux particuliers ou collectifs (cette hospitalité posthume était assez fréquente parmi les exilés aisés, et des Sociétés fondées tout exprès s'en occupèrent aussi). Beaucoup de nos lecteurs savent qu'au Père-Lachaise repose Frédéric Chopin. Peut-être en est-il qui ignoraient sa qualité d'émigré de 1830 ? On n'en parle, en effet, pas assez. Le cimetière Montparnasse contient aussi un tombeau collectif et de nombreux caveaux de familles polonaises ; enfin, au cimetière Montmartre, dans l'allée des Polonais se trouvent les plus anciennes sépultures en commun de ces frères d'armes souvent sans famille. La même nécropole voit s'acheminer des délégations, le 9 avril, de pèlerins polonais vers la tombe du poète Jules Slowacki ; là aussi repose Bohdan Zaleski, le barde de l'Ukraine polonaise, et l'on peut contempler l'émouvant monument du jeune Miecislav Kaminski, mort pour l'Italie, dans l'armée française.

Mais la nécropole polonaise, par excellence, de la région parisienne, c'est Montmorency. Ce nom évoque, avec le souvenir de très nombreux réfugiés, les pèlerinages annuels qui furent, depuis 1842, une des plus chères traditions de l'émigration tout entière et de toutes les émigrations.

Le choix de cette petite localité pittoresque étonne souvent le passant français, qui ne s'explique pas quel lien peut la rattacher à la Pologne. Il est tout fortuit, en effet.

Si Julien Ursyn Niemcewicz, célèbre écrivain, homme d'Etat, député à la Diète, ancien aide de camp de Kosciuszko, — et son ami, le général Kniaziewicz, chef de la première légion polono-italienne, chargé en cette qua-

lité d'apporter au Directoire 60 drapeaux pris à l'ennemi. — s'ils avaient choisi un autre asile en France, jamais Montmorency n'aurait eu son cachet actuel. Mais ces deux grands patriotes, âgés déjà lorsqu'ils furent proscrits, en 1831, s'établirent ensemble dans cette contrée boisée où ils retrouvaient sans doute quelque chose qui leur rappelait la Patrie lointaine. Entourés de la vénération générale, et doyens de leurs frères en exil, ils reçurent souvent des visites et moururent les premiers.

A la mort de Niemcewicz, le 21 mai 1841, les nombreux émigrés présents se promirent de revenir sur sa tombe pour cet anniversaire. Ils pensaient ne le faire que peu d'années, et remporter bientôt, lors du retour triomphal, cette dépouille sacrée vers la terre natale... Hélas ! trois générations devaient accomplir tous les ans ce pieux pèlerinage, et le petit cimetière champêtre devait se remplir de dépouilles polonaises ! Le général Kniaziewicz y rejoignit le premier son ami, dont il resta le voisin — il l'est encore. Leurs tombes jumelles furent toujours visitées par les pèlerinages successifs ; tantôt le plus souvent, bien modestes et moins nombreux qu'on le voudrait, quand la cérémonie a lieu en semaine ; tantôt solennels et émuovants, lors des événements qui ravivent l'espoir des exilés !

En 1856, un hôte illustre franchissait la porte du cimetière de Montmorency. L'immortel poète Adam Mickiewicz — mort à Constantinople où il avait été organiser les formations militaires polonaises au service de la Turquie, dans sa guerre contre la Russie, de concert avec le général Zamoycki, et en accord avec la France et l'Angleterre, — était rapporté par ses compatriotes dans cet enclos funèbre — déjà si éminemment polonais. Lui n'y resta que trente-quatre ans ; ensuite, ce fut le transport en Pologne, à Cracovie, au Wawel, parmi les sépultures royales.

Nous ne citerons pas les noms innombrables que l'on lit sur les pierres tombales de Montmorency. Que nos lecteurs se joignent au prochain pèlerinage du 21 mai, ils ne le regretteront pas. La commémoration débute par un service funèbre célébré à l'église, ancienne chapelle du château détruit, si pittoresquement perchée sur sa colline. Les curés qui s'y sont succédé ont toujours accueilli avec une émuovante sympathie les réfugiés polonais et leurs défunts. D'élégants prédicateurs français s'y sont fait entendre, car il est de tradition que le sermon soit prononcé en français à Montmorency, tandis qu'à l'Assomption, il l'est généralement en polonais. L'assistance, plus ou moins nombreuse, donne le plus souvent une idée complète de l'émigration et de la colonie polonaise, qu'il ne faut pas confondre.

Bien entendu, l'émigration, par la force des choses, par suite des événements et des longues années écoulées depuis le dernier afflux de proscrits (1864), tend de plus en plus à disparaître, mais c'est justement une raison pour en saisir les derniers aspects et en conserver le souvenir fidèle qu'elle mérite.

On ne voit plus, à Montmorency, ces deux jeunes phalanges dont autrefois la présence était de rigueur : les élèves de l'Hôtel Lambert, les élèves de l'École polonaise des Batignolles. Elles, furent 45, et eux, pendant de longues années, atteignirent le nombre de 300 ! On pense quelle animation toute cette jeunesse donnait aux pèlerinages d'autan ! De quel cœur, avec quel élan étaient chantés les chants nationaux, soit en montant la colline depuis Enghien (quand le petit chemin de fer

n'existait pas), soit à l'église même ! Et les parents de tout ce monde scolaire faisait l'impossible alors pour se rendre à Montmorency, car c'était congé dans les deux institutions, et l'on pouvait passer la journée en famille. Si nous ne voyons plus ni l'uniforme noir des élèves de « l'Institut », ni les tuniques à revers amaranthe et à boutons d'argent des « Batignolais », en revanche, les cornettes des Sœurs de Saint-Casimir sont toujours là, veillant sur leur petit troupeau de fillettes et de garçonnets, guidant les vieillards qui ont trouvé rue du Chevaleret, un asile charitable et patriotique. Les Sœurs de Saint-Casimir sont une partie intégrante de l'émigration. Leur fondatrice à Paris, qui y fut longtemps leur Supérieure, la Sœur Théophile Mikulowska, avait dû émigrer après 1830, en compagnie de quelques autres Sœurs de Charité, par suite des persécutions de Nicolas I^{er}. N'oublions pas que la Pologne fut toujours opprimée, à la fois pour son libéralisme et son catholicisme. Les élèves du couvent de Saint-Casimir chantent encore pendant le service de Montmorency, et n'en sont pas les moins importants personnages, bien que, maintenant, de nombreux militaires français et polonais, ainsi que des représentants civils de la légation, transforment l'intime cérémonie des proscrits en une commémoration officielle.

A la sortie de l'église, on va au cimetière. Aujourd'hui, des gerbes aux couleurs nationales y sont portées, on s'y rend en auto, on y entend des discours de généraux français revenant de Pologne : c'est la victoire, la Pologne est ressuscitée ! Mais n'oublions pas les humbles pèlerinages d'autrefois !

C'est Adam Mickiewicz lui-même, alors vice-président du Conseil d'administration de l'École polonaise (dite des Batignolles), qui proposa que les élèves prissent part, chaque année, à la touchante commémoration.

Quant à l'Hôtel Lambert, les jeunes filles y suivaient la famille des Czartoryski, les princesses fondatrices et protectrices de leur pension. Après la visite au cimetière, l'appétit reprenait ses droits, et c'était l'envahissement des restaurants de Montmorency, où se retrouvaient les familles amies, puis... dame ! toute cette jeunesse avait besoin de mouvement ! et l'on était à la campagne, au printemps ! Les ânes, et les chevaux aussi (pour les plus grands) étaient montés avec joie... et personne ne s'en scandalisait : c'était un trait national de plus que ce ressort du tempérament, si nécessaire à la race qui ne s'est jamais laissée abattre par l'adversité. Avant d'aller se faire tuer, les insurgés dansaient, et l'on a toujours recommandé en Pologne d'être également bons pour le rosaire et pour la danse ! *do rozanka do tanca!*

Il y eut une année où Montmorency connut la transition du deuil de l'exil à la joie du triomphe. En 1919, la Pologne était libre déjà, mais combien menacée ! Il y eut, à l'église et au cimetière, des ministres et des généraux polonais, mais les Français manquaient encore, et, au cimetière, les discours, particulièrement éloquentes, consistèrent surtout en une sorte de rapport, présenté par les combattants actuels à leurs modèles, à leurs prédécesseurs, aux irréductibles qui dormaient là « pour n'avoir pas voulu céder à l'ennemi ! »

Nous ne pouvons ni ne voulons citer les noms de tous ces chers vaillants. Cependant, pour les représenter tous, montrons à nos lecteurs la pure, énergique figure de l'un d'eux.

Le docteur Casimir Szwykowski, Lithuanien de Wilno, joignait sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur

à celle de *Virtuti Militari*, et dans son cœur, une ardente foi religieuse à une conviction démocratique invincible. Délicat de santé, élevé dans le luxe, timide et raffiné au point qu'on l'appelait Mlle Casimir, il avait 16 ans quand l'insurrection éclata. A l'insu de sa famille, il part rejoindre ses camarades, emportant pour tout bagage, deux cravates et une paire de souliers vernis ! Triste recrue, pensez-vous ; que non pas ! Une indomptable énergie animait ce corps frêle : il se battit comme un lion, et, quand les combats eurent cessé en Lithuanie, il suivit cette terrible retraite de Dombinski (pour rejoindre l'armée polonaise régulière) pendant laquelle « il s'aperçut qu'on pouvait dormir en marchant ! », nous racontait-il. Après avoir pris part aux derniers engagements, il émigre. Admirateur de Lamennais, sur ses conseils, il fait sa médecine « pour soulager l'humanité souffrante », et s'établit à Briey. Célibataire, mais non pas égoïsme, il fait toujours plus que son devoir. La guerre de 70 éclate, les premières défaites françaises l'exaspèrent ; il part pour Metz, déjà investi, dans la carriole d'un paysan. Mais à l'approche des lignes, le

bouhomme s'effare, veut fuir... alors, le docteur, habilement si doux et si poli, tire de ses poches un billet de cent francs et un revolver : « Choisis ! crie-t-il, si tu avances, ceci ; si tu recules, cela ! » L'homme avança. Ils arrivèrent sains et saufs, mais durent rester à Metz tout le temps du siège. Le docteur y rendit des services inappréciables. En 1880, il s'établit à Paris, et n'exerce plus que pour ses amis et les indigents, et fait partie de toutes les sociétés patriotiques. Ne pensez-vous pas qu'il les avait bien gagnées, ses deux décorations ? Allez voir sa tombe, où figure son médaillon, et faites-vous traduire les vers polonais de Jules Slowacki, qui y sont gravés et qui s'appliquent si bien à lui en particulier, mais aussi à tous ses voisins de Montmorency :

*Wygnańcy co z Twojego Zrobili nazwiska
Pacierz co płacze i piorun co błyska !*
(Exilés, ils ont fait de Ton Nom, Pologne,
La prière (qui pleure et la foudre (qui brille.)

J. BOUIC-GASZTOWTT.

MARIETTE ET LES GNOMES

par Marie KONOPNICKA (Suite)

RESUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

Le renard Grassot a dégorgé les oies de Mariette Orpheline. Mais le bon gnome Terre-à-Terre les lui a fait rendre par la Reine Tutra, et grâce à lui, le paysan Gratton a adopté la pauvre fillette.

Les autres gnomes, et leur roi Brillot, qui sont venus s'installer pour l'été près de la misérable chaumière de Gratton, inspirent au paysan le désir de tirer parti d'un champ resté en friche. Ils l'aident à le défricher. Pendant la nuit de la Saint-Jean, ses deux garçonnets, Albert et Jacquot, voient soudain les gnomes et les entendent chanter.

Ce chant retentissait encore, lorsque du tas de branches sèches et de prunelliers sortirent des flammes claires, et dans leur lumière éclatante, toujours plus vite et plus gaiement, toujours plus haut, dansaient les gnomes.

— La tête vous tournait presque à les regarder.

— Bon Dieu ! papa ! cria Albert dans sa subite épouvante. Bon Dieu ! les gnomes qui dansent !

— Le Roi ! Le Roi ! murmurait Jacquot qui paraissait ensorcelé, et regardait fixement le poirier. Le Roi ! papa !

Et il enfouait sa tête entre ses bras maigres, comme l'oiseau à demi endormi qui tremble de frayeur sous la rosée froide.

Mais Gratton ne voyait et n'entendait rien. La sueur se glaçait sur son dos, ses bras étaient raides, ses yeux brûlaient de la flamme d'une joie intense.

Il avait fini de tracer le dernier sillon dans la jachère. Il enfoua la charrue en terre et, ôtant sa casquette, il regarda le vaste ciel dans la clarté lunaire et dit d'une voix forte :

— Je te remercie, Seigneur Jésus, de m'avoir assisté dans ce travail. Amen !

Il prit son cheval par la bride et marcha à grandes enjambées vers le sentier où étaient assis ses petits garçons. Il marchait légèrement après ce travail, comme après le meilleur repos, content, allègre, pénétré jusqu'aux moelles de cette clarté et du calme de la nuit.

Il marchait, et autour de lui s'entendaient des voix étouffées et légères, comme celles de violons invisibles :

Tsit... tsit... tsit...

Le faneur nous évite.

Nous danserons allègrement

Jusqu'au dernier crépitement.

Avant que l'aurore ait jeté

Ses roses dans l'air azuré,

Nous tournerons toujours plus vite...

Tsit... tsit... tsit...

Gratton écoutait ce chant comme s'il avait été ensorcelé, en promenant son regard sur la vaste contrée baignée des rayons de lune. Tout près de lui, à ses pieds, marchait l'ombre noire et ramassée qu'il projetait à terre.

Gratton la regarda, la regarda encore, et soupira profondément. Cette ombre noire ne marchait-elle près de lui comme sa noire destinée ?

Il baissa la tête et s'enfonça dans ses pensées. La musique aérienne se tut pour lui.

Le sillon est tracé, la terre est prête, oui. Mais avec quoi l'ensemencera-t-il, lui, l'indigent, qui n'a pas un sou pour acheter du grain ?

Ce qu'il a gagné à la scierie, ce qu'il a épargné en des temps meilleurs, tout est passé à l'achat de la char-

rué, de la herse, de la hache et de la nourriture. Il avait pourtant serré ses pièces dans un chiffon, serré à les faire crisser, et il les avait épargnées de son mieux. Mais à quoi cela sert-il d'épargner, quand il faut payer le forgeron, quand il faut acheter du sel ? Il a dépensé ses derniers sous, l'autre jour.

Que devenir, à présent ? Comment aider cette terre sacrée qui attend le grain ?

Ainsi absorbé par ses préoccupations, Gratton marchait vers sa chaumière. Son ombre le suivait. Il arriva au seuil et son ombre avec lui. Et sur le seuil se coucha ce fastidieux compagnon. Peut-être même pénétra-t-elle dans la chaumière, qui sait ?

Mais Gratton ne la voyait plus. Il jeta sa casquette sur la table, s'assit pesamment sur le banc et s'abîma dans son chagrin.

Tout à coup, la porte craqua, et Mariette, de retour d'une longue course, entra sans bruit dans la chambre.

L'Affaire Ecouillon

Chaque jour, maintenant, dès le matin, retentissaient par tout le village de grands coups de fléau, un par un : han, pan ! han, pan !... ou deux par deux : ahau, pan, han, pan ! ahau, pan, han, pan !... ou trois par trois : ahau, pan, han, pan, han ! ahau, pan, han, pan, han ! ou encore quatre par quatre : ahau, pan, han, pan ! ahau, pan, han, pan ! ahau, pan, han, pan ! ahau, pan, han, pan !... toujours plus vite, avec toujours plus d'acharnement. Les échos de la forêt en retentissaient et les fermiers se hâtaient de retirer de la récolte le grain de semence pour le semer au bon moment.

Seul, Gratton n'avait rien à battre. Seul, Gratton allait, triste et désolé, de sa chaumière à son champ, et de son champ à sa chaumière, réfléchissant et se demandant où prendre le grain pour ensemençer sa terre.

Et la terre semblait implorer le grain. Le soleil la réchauffait, la rosée la rafraîchissait, les sillons et les moelles s'alignaient, droits et réguliers, sous l'azur tranquille. De l'aube au crépuscule volait au-dessus d'eux l'alonette grise, chanteur des champs labourés, et sa voix claire disait ceci :

Que Dieu donne en sa bonté
À ce champ de grosses gerbes
Des gerbes d'épis superbes,
Qui deviendront des jaunets.
Que Dieu donne en sa bonté
À ce champ de grosses gerbes !

Gratton écoutait et hochait la tête en soupirant doucement :

— O terre, terre ! disait-il, je t'ai labourée avec ma charrue, je t'ai nettoyée avec ma herse, mais il paraît décidé que c'est de mes larmes que je t'ensemencerais.

Cependant, les fléaux battent au village : han, pan ! han, pan ! ahau, pan, han, pan ! ahau, pan, han, pan !

Les fléaux battent la paille dorée ; le grain d'or s'en échappe, et si l'un des batteurs donne un coup trop fort, le grain se disperse au loin sur l'aire, jusque devant la porte du grenier, tout comme les étincelles d'or qui s'éparpillent quand le forgeron bat le fer sur l'enclume. Un brouhaha incroyable se fait devant la porte : des

bandes entières de moineaux s'abattent du peuplier voisin sur les grains dispersés. Et ils crient, se donnent des coups de bec, et se querellent et se battent ; mais si quelque chose remue dans le voisinage... ferritt ! les voilà sur le peuplier, comme si le vent les avait emportés.

— Pourquoi ces gros pierrots crient-ils comme cela, aujourd'hui ? se disent les paysans. C'est signe de pluie ou de beau temps ?

Ils ne savent pas que, parmi les moineaux, s'est glissée une bande de gnomes, qui recueillent avec soin les grains épars.

Pour un grain que prennent les moineaux, eux en emportent dix. C'est ainsi qu'ils travaillent !

Alors, les moineaux piaillent à gorge déployée et ils se ruent plumes hérissées contre ces capuchons rouges. Mais les gnomes n'ont pas peur de ces braillards ; ils vont parmi eux pleins de calme et ramassent les meilleurs grains dans leur sac ou dans le pan de leur manteau.

— Tiens, moineau ! un grain cassé ! Mange-le, et qu'il te profite ! Mais le bon grain doré est pour la semence. D'un grain jeté en terre, il en viendra cent autres, et celui qui était dans la misère s'en nourrira et donnera du pain à ses enfants. A vous-mêmes, moineaux, il en reviendra quelque chose.

Ainsi parlent les gnomes en ramassant le grain.

Mais on n'entend guère leurs paroles, à cause des cris de la bande de moineaux qui ne se payent pas de pareils discours. Un oiseau n'est qu'un oiseau : il n'a pas le souci du lendemain. Il ne laboure ni ne sème, et se tire d'affaire sans cela. Quand il est repu, il dresse la tête et chante, et il attend avec confiance et gaieté le secours de la Providence.

Cependant, les fléaux battent chaque jour les épis dorés ; les gnomes, chaque jour, travaillent assidûment. Et tout ce qu'ils ramassent, ils le portent dans un souterrain et le mettent en tas.

Le souterrain est sec, il se trouve sous les racines d'un chêne ; il est bien nettoyé et tapissé d'une écorce de bouleau, qui l'argente. En haut, un trou pour l'air ; par côté, un autre trou, qui sert d'entrée. Au milieu est le grain le meilleur, le grain doré, en une pyramide d'un boisseau peut-être.

Un tel bien ne saurait être laissé sans surveillance ni sentinelle.

Chaque jour, un des gnomes ramène le grain avec une pelle en bois de tilleul, pour le faire sécher ; il débouche le trou pour laisser passer le soleil. Quand vient le crépuscule, il met de nouveau le grain en tas avec un balai de folle-avoine et bouche le trou d'en haut avec de la mousse, pour que l'humidité et la rosée n'entrent pas. Puis, il se couche à l'entrée et s'endort.

Mais une fois, l'été, en montant la garde, s'aperçut qu'il manquait quelques grains.

— Tiens ! le grain doit s'être tassé, pensa-t-il.

Et la nuit s'écoula.

La nuit suivante, il y avait moins de grain encore.

— Tiens, pensa Azurin, qui avait pris la garde cette nuit-là, le tas s'est sans doute séché.

Mais la troisième nuit, tout de grains manquait que Bême-à-Ben-Dieu, qui faisait sentinelle, se prit la tête à deux mains et fit un grand vacarme.

Pas de doute : quelqu'un dérobait le grain !

Toute la compagnie arrive et regarde : quelle perte ! Quoi ! il ne reste même plus la moitié du tas !

Les regrets ne servent à rien. Il s'agit d'apporter

remède à la chose. Les gnomes se rendent donc chez le Roi pour y chercher conseil.

— Roi magnanime, disent-ils, il y a un voleur qui nous prend notre grain. Que faut-il faire ?

— Prenez le voleur à son tour !

Et la troupe :

— Roi magnanime, le voleur est comme le vent dans les champs ; il a cent chemins devant lui. Qui saurait l'attraper ?

Alors, le Roi :

— Je vais vous donner mon anneau et mon sceau. Mettez toutes les entrées sous scellés, pour savoir par lequel de ces chemins entre et sort le voleur.

Alors, la troupe prend l'anneau royal et le sceau, bouche les fissures avec de la mousse grise, applique une grille de roseaux contre cette mousse, lie le bout avec une longue herbe, et appose un cachet sur le nœud. On apposte les sentinelles, et on attend.

La nuit est venue.

Partout le silence, comme si l'air était parsemé de pavots. Les feuilles ne bougent pas sur les arbres.

L'azur sombre est suspendu sans un souffle au-dessus de la terre ; il brille d'autant d'étoiles qu'il y a de grains de sable dans la mer.

La garde était montée cette nuit-là, près du chêne, par Etoupe et Loupe, deux frères jumeaux, que le Roi Brillot avait pour gardes du corps. Il leur avait donné de magnifiques casques, faits de campanules, et leur sabre était un gâteau, dont la fleur enflammée, pareille au fanion rouge d'une lance, sortait de feuilles fines et longues comme des épées.

Loupe se tenait droit comme s'il avait avalé un bûche ; Etoupe était rigide comme s'il avait été en bois découpé, et tous deux roulaient les yeux, pour que rien ne leur échappât aux alentours.

Tout dormait dans la Vallée des Rossignols : le ruisseau bleu, les herbes et les fleurs, le moucheron d'or et les oiseaux ; le chœur des grenouilles et les némophars, et ce vieux chêne sous lequel Etoupe et Loupe montaient une garde vigilante.

L'aube vint.

La troupe de gnomes se réveilla et se précipita dans le souterrain. La garde était où elle avait été laissée, les sceaux où ils avaient été apposés. Les gnomes regardent à l'intérieur : il n'y reste plus qu'une poignée de grains, à peine quatre ou cinq, au fond du trou.

Les gnomes sont atterrés.

Qui donc est-il, ce voleur qui ne touche pas aux serrures, ne rompt pas les sceaux et s'empare des biens ?

Les gnomes se regardent entre eux, épouvantés : ils se taisent, ne sachant que dire.

Le Roi déclare :

— Si mon sceau ne protège rien, si ma garde ne protège rien, alors, personne ne sera protégé.

Soudain, Pierrot, qui avait toujours quelque nouvelle idée, s'écria :

— Qu'est-ce que je recevrai, magnanime Roi, si j'attrape le voleur ?

Le Roi :

— Une voix en sa faveur, quand il sera jugé.

Et Pierrot :

— Quoi ! Une voix pour un voleur ! Je n'en veux pas ! Je ne renouvrais pas le petit doigt en faveur d'un pareil vauxien, si on le pendait ! Mais que le magnanime Roi me donne ce chant écrit par Maître Sarabande et qui ne sert à rien à Moitié-de-Seigneur, puisqu'il a perdu la voix.

— Qu'il en soit ainsi ! dit le Roi, en faisant signe de son sceptre.

Ce chant était écrit sur des pétales d'églantiers et sur des ailes de papillons, de la plus pure rosée de mai, et avec tant d'art qu'on le conservait dans le Trésor comme un précieux bijou.

Pierrot, dans sa joie, fit un saut de trois pieds, embrassa les genoux royaux, sauta de nouveau, puis courut comme le vent dans la forêt.

..

L'aube se levait et les oiseaux commençaient à se réveiller, quand Pierrot trouva la cabane de la mère-grand et entra par la porte basse.

C'était un pauvre intérieur : une seule chaise, la cheminée, un grabat misérable, et rien que des herbes et encore des herbes.

Au plafond, sur les murs, sur la terre battue, dans des paniers, dans des linges, en gerbes, en paquets : rien que des herbes. Un parfum, étouffant et mélangé, de menthe, de serpolet, de camomille, de mélisse et de milliers d'autres plantes emplissait l'unique petite chambre, dans laquelle ce parfum si fort aurait pu vous étouffer, si le toit n'avait été tout entier ouvert sous le ciel ; au faite seulement, il était recouvert d'ailes de hiboux.

Dans la chambre, la vieille femme était assise près de la cheminée ; elle filait des brins d'or sur son rouet. Elle chantait d'une voix cassée de vieilles chansons, et lançait le fuseau d'or qui faisait entendre un faible roulement.

— Salut, la vieille ! dit Pierrot, du seuil de la cheminée.

La vieille releva la tête et s'abrita les yeux de la main pour le regarder attentivement : à la fin, elle reconnut Pierrot qui était déjà venu une fois dans sa chaumière chercher une aiguille pour Moitié-de-Seigneur.

— Salut, salut bien ! s'exclama-t-elle, sois le bienvenu. De quoi as-tu besoin ?

Pierrot entra, s'inclina jusqu'à terre et baisa la main ridée de la vieille. Puis il dit :

— C'est un conseil qu'il me faut. Un voleur nous prend notre bien et nous ne pouvons l'attraper. C'est notre tourment.

La vieille femme l'écoute, elle tend l'oreille ; son pied cesse de mouvoir le rouet, elle laisse tomber par terre son fuseau, gardant à la main le fil d'or ; sa tête blanche tremblote et elle réfléchit profondément.

Elle demande enfin :

— Et qu'est-ce qu'il prend, ce voleur ?

— Il prend notre grain, répond Pierrot, en grande indignation. C'est le grain des semences qu'il prend, ce gredin !

Et la vieille femme :

— Ajoutez des perles à ce grain...

— Comment ! s'écria Pierrot. Des perles ! A ce voleur qui prend notre grain, il nous faut encore donner des perles ? Vieille, il paraît que votre tête est folée de vieillesse !

Mais la vieille avait déjà repris son fuseau d'or, et mis le rouet en branle, et elle tirait le fil doré.

— Ajoutez des perles, dit-elle encore une fois.

Et comme si Pierrot n'eût pas été là, elle se remit à chanter la vieille chanson d'une voix grêle et tremblotante.

— Vieille, s'écria alors Pierrot, je venais à toi comme à ma propre mère. Je venais chez toi y chercher conseil. Je n'allais ni vers le jour, ni vers la nuit, ni vers

le soleil, ni vers la lune, vers toi seulement, vieille femme, parce que je te suis sage et que ta sagesse est celle de beaucoup de jours, de beaucoup de nuits, de beaucoup de levers et de couchers de soleil et de lune. Et c'est comme cela que tu me reçois ! C'est un pareil conseil que tu me donnes ! Eh bien, reste en paix ; je vois que je me suis trompé.

Il dit tout cela avec une grande amertume dans la voix et une grande rancune dans le cœur, puis il se dirigea vers la porte.

Il était déjà sur le seuil quand la vieille interrompit sa chanson et s'écria derrière lui :

— Donnez-lui des perles, des perles ! Ajoutez des perles au grain !

— Oui-dà, comptes-y ! grogna Pierrot, qui se mit en route, en déplorant son temps perdu.

Mais la voix de la vieille s'élevait, se renforçait et emplissait l'air de vibrations toujours plus amples. Pierrot était déjà loin que cette voix volait encore derrière lui, près de lui, et toujours disait :

— Des perles, des perles ! Donnez-lui des perles !

Pierrot resta étonné de la puissance de cette voix ; elle ne pouvait provenir que d'une grande vérité.

Alors, il s'arrêta et se dit :

— Hum ! Peut-être le faut-il vraiment ! Peut-être le faut-il !

Et il se mit à réfléchir sérieusement à ce qu'il devait faire.

— Ce qui doit arriver arrivera, dit-il à la fin, mais il n'y aura pas de potence !

Et comme il était toujours hardi et friand d'aventures, il retourna à la maison avec bon espoir et se rendit devant le Roi.

— Roi magnanime ! dit-il, combien de perles me confieras-tu pour cette nuit ?

Et le Roi :

— Qui en confie une peut les confier toutes. Je prise plus la fidélité que les perles.

Alors, Pierrot :

— Sois remercié pour ces mots, Roi magnanime. Confie-moi donc une poignée de perles, et si je dois attraper le voleur, ce sera aujourd'hui.

— Va, alors, et prends-le, répondit le Roi.

Il appela immédiatement le Trésorier pour qu'il donnât à Pierrot une poignée de perles, sans les compter.

Pierrot embrassa les genoux de son maître, en le remerciant, et comme il avait le cœur sensible, il essuya à la dérobée une ou deux larmes, puis il s'en alla en riant gaiement pour prendre les perles.

Déjà le crépuscule tombait sur la terre.

Les gnomes se sont réunis et attendent curieusement ce qui va arriver. Pierrot va droit au dépôt souterrain avec sa poignée de perles et les jette sur le grain.

— En ton nom, vieille, dit-il, au nom de ta vieille sagesse !

Et se tournant vers ses compagnons, il ajouta :

— Il n'y a pas besoin de gardes ni de seaux, aujourd'hui. Eloupe et Loupe, allez dormir, mes amis ! Moi, je resterai seul ici.

Il s'assied alors sur une motte de terre, appuie la tête contre une pierre, et regarde d'un œil endormi les autres qui s'en vont.

Un vent frais se lève à l'est et fait frissonner les herbes ; des murmures et des chuchotements semblent passer dans l'air.

Mais Pierrot prête peu d'attention à ces chuchotements, car le chemin l'a fatigué. Il s'endort et il ne se

réveille qu'à l'aube. Il ouvre les yeux, regarde et voit, presque à ses pieds, une sorte de sentier qui mène de la motte de terre à la jachère, tout parsemé de ces perles qu'il a jetées parmi les grains.

Il s'exclame, et s'élançe sur ces traces ; derrière lui, se précipite la bande de gnomes.

Pierrot court, s'arrête et repart. Tous les deux cents pas se trouve une perle, comme si quelqu'un, ayant pris dans sa hâte le grain et les perles à la fois, avait ensuite jeté les perles qui ne pouvaient lui servir à rien, pour emporter le grain seulement.

— Oh ! tu es sage, tu es sage, la vieille, pense Pierrot, et par ces traces, il rejoint la jachère.

Il regarde : la dernière perle est tombée dans un fossé profond et, près d'elle, une motte de terre renue. Par-dessous est un trou. Pierrot se baisse, déblaye la motte, et deux ou trois perles s'enfoncent en roulant, sous ses yeux.

Il appelle ses compagnons ; l'un se met à bêcher, et l'on parvient à un grand souterrain : presque tout le grain volé s'y trouve.

Près de ce grain, assis et recroquevillé, est un rat des champs avec sa famille.

— Ah ! le voilà, s'écria Pierrot, en saisissant au collet l'être nuisible.

— Eloupe et Loupe ! arrivez tous deux !

Le rat, épouvanté, piaula, en se débattant pour s'enfuir. Mais la milice royale l'empoigna si vigoureusement qu'il dut se résigner.

Triomphe inouï !

Les gnomes s'en revinrent de l'expédition avec des chants et des vivats, emmenant le prisonnier et rapportant à leur souterrain des sacs pleins du grain reconquis.

(A suivre.)



LES AMITIÉS FRANÇAISES EN POLOGNE

Apprenons le Français

« Apprenons le français » est la revue que M. Pszon, professeur à l'Académie de Commerce, a créé pour ses élèves. Elle est entièrement rédigée en français et *polycopiée* : songez à la peine que cela représente pour celui qui en est à la fois l'éditeur et le rédacteur ! Il peut vraiment se dire « ami de la France », et nous, Français, nous pouvons nous sentir ses obligés.

Le sommaire du numéro que nous venons de recevoir comporte un article sur le *Jour de France*, manifestation organisée à l'Académie de Commerce, et au cours de laquelle les élèves ont chanté et déclamé en français, — et un autre sur la *visite de Mme Bailly à l'Académie de Commerce*, pendant son passage à Cracovie. Dans la chronique scolaire, nous relevons ces deux paragraphes :

Les jouets pour l'arbre de Noël en France. — Le succès qu'ont obtenu l'année passée, à Paris, les jouets pour l'arbre de Noël, envoyés par les écoliers de Varsovie à leurs amis de Paris, a encouragé notre jeunesse à suivre leur exemple. Il s'est formé un Comité qui a commencé à les recueillir pour en faire cadeau aux élèves de Paris.


Les Amis de la France. — La visite de Mme Bailly à

L'Académie a eu de bien heureuses conséquences. Suivant le vœu qu'elle a exprimé, les élèves résolurent de créer un groupe scolaire d' « Amis de la France » dont le premier but sera l'étude plus approfondie de la langue et de la littérature françaises.

Pour ces initiatives, notre reconnaissance doit aller encore à M. Pszon. Le lieutenant-colonel Kail, de la Mission militaire française, dans la lettre qu'il adresse à M. Kamenberg, l'éminent directeur de l'Académie de Commerce, pour le féliciter du succès du *Journal de France*, écrit : « M. le

professeur Pszon a traduit dans un français remarquable les vrais et profonds sentiments d'attachement à la France que professe votre enthousiaste jeunesse. Il l'a fait avec une telle élévation d'idées et une telle chaleur que vous voudrez bien lui adresser personnellement nos très sincères compliments et nos remerciements ».

Lecteurs, ne sentez-vous pas l'obligation d'aider, dans sa tâche, ce Polonais qui travaille tant pour notre Patrie ? Envoyez-nous, pour ses élèves, les livres où ils trouveront le meilleur de la France.



NOTRE ACTION

COMITÉ LYONNAIS

Une Conférence de M. Paul BERTHELET sur la Pologne vivante

La salle des Réunions Industrielles fut trop petite, le 14 octobre, pour contenir les nombreux Lyonnais venus pour entendre notre collaborateur M. Paul BERTHELET, secrétaire du Comité Lyonnais des « Amis de la Pologne », délégué officiel des « Foires orientales polonaises ». Le plus vif succès accueillit sa conférence sur « La Pologne vivante ».

Elle eut lieu sous la présidence de M. LIGNON, président de la Société de la Foire de Lyon, trésorier de la Chambre de Commerce, ancien président du Tribunal de Commerce. Remarqué dans l'assistance : M. Jean RZEWUSKI, consul de Pologne ; M. FLEURY-RAVARIN, député du Rhône ; MM. THIVEL et PAYEN, administrateurs de la Foire ; M. JACQUIER, banquier, membre du Conseil d'Administration du *Salut Public* ; MM. POLICARD et MOURRIQUAND, professeurs à la Faculté de médecine ; M. ZIMMERMANN, professeur à la Faculté des lettres ; M. RZONKOWSKI, président de la Colonie polonaise de Lyon ; M. René HOFFHERR, directeur des publications officielles de la Foire ; M. le juge BARUCH, de Varsovie ; M. D. G. RODANSKI, ancien président de la Colonie polonaise ; M. BECKER, rédacteur à *l'Afterposten* ; M. TRÉVOUX, notaire ; M. GLATARD, de nombreux représentants du corps consulaire, les délégations tchèque et norvégienne à la Foire de Lyon et une foule de personnalités — que nous nous excusons de ne pouvoir citer — appartenant aux milieux intellectuels, financiers et industriels de notre ville.

Aux premiers rangs de l'assistance nous avons reconnu quelques-unes des plus ferventes « amies de la Pologne », à Lyon : Mmes A. LIGNON, JEAN BACH-SISLEY, BARRETT-SPALIKOWSKA, MOURRIQUAND, POLICARD, RZONKOWSKA, D. G. RODANSKA, BARUCH, BEYER, NAUDE, GUASCO, GROS, VERGOIN ; Mlles BERTIN, BOURGIGNOT, VERGOIN, etc...

M. Paul BERTHELET tint d'abord à mettre en garde ses auditeurs contre la tendance trop souvent suivie de considérer la Pologne comme un pays pauvre et sans ressources. Et il dressa un tableau fort documenté des richesses économiques de nos amis et alliés au point de vue agricole, minier, forestier, pétrolier.

Là-bas encore, les voyageurs de commerce français sont trop rares et nous risquons de laisser à des rivaux le soin de tirer parti et bénéficier des richesses et des besoins locaux. Certaines méfiances, certaines ignorances disparaîtraient à la suite d'un contact plus étroit entre les représentants du commerce et de l'industrie français et les commerçants et industriels polonais.

La conférence de M. Paul BERTHELET ne fut pas seulement consacrée à l'examen de la situation économique polonaise. Elle fut une vivante et pittoresque évocation de ses impressions de voyage. Notre collaborateur a eu la bonne fortune de pouvoir rencontrer et interroger les principaux personnages politiques polonais, le maréchal Pilsudski, l'ancien président du Conseil Witos, et Korfanty. Les portraits qu'il en trace sont aussi vivants que les anecdotes qu'il leur consacre.

Le très distingué conférencier est longuement applaudi par l'assistance.

Notons que M. René HOFFHERR a consacré une rubrique du *Journal de la Foire* (n° du 15 octobre) aux stands des « Amis de la Pologne » et des Foires orientales de Léopol. Il insiste sur l'intérêt avec lequel l'Administration de la Foire a suivi les efforts tentés par les « Amis de la Pologne » en vue d'une participation de la Pologne à cette grande manifestation économique. Intérêt sincère et actif, puisque deux stands de la Foire furent mis à la disposition de notre Comité Lyonnais.

COMITÉ DE LAVAL

On nous communique de Laval :

La *Matinée Franco-Polonaise* donnée le 10 novembre, par le Comité Lavallois des « Amis de la Pologne » a été des plus réussies. Les drapeaux français et polonais, amicalement entremêlés, ornaient le fond de l'estrade de la salle des fêtes de la Mairie. Les notabilités de la ville, des délégations d'écoles, ainsi qu'une assistance élégante, remplissaient cette salle coquette et possédant l'acoustique désirée pour la musique.

Trois artistes de Rennes, Mlle LESSÉ, violoniste remarquable, Mlle BERTEL, cantatrice de talent et l'éminente pianiste-compositeur, Mlle H. KRZYANOWSKA, professeur du cours supérieur de piano au Conservatoire de Rennes, prêtèrent leur concours à cette belle fête, admirablement organisée par Mme LASSALLAS, la charmante et zélée secrétaire du Comité de Laval. Ce Comité, si important par la valeur de ses membres, est déjà très florissant, bien que ne comptant encore qu'un an d'existence.

Le programme du concert débutait par la Sonate pour piano et violon d'II. KRZYANOWSKA, œuvre vigoureuse, aux idées chaleureuses et personnelles, qui eut un grand succès.

Mlle BERTEL chanta avec beaucoup de sentiment l'air de Zia (de *l'Enfant prodige*), de Debussy, et le délicat *Clair de lune*, de Fauré, que le public goûta extrêmement. Elle mit beaucoup d'art dans le grand air de *Halka*, de Moniuszko, et de la douceur et de la simplicité dans la jolie *Chanson Lithuanienne*, de Chopin.

Mlle LESSÉ joua avec un son superbe et beaucoup d'âme la belle *Élégie* d'II. KRZYANOWSKA (que les violoncellistes jouent également) et brillamment et avec verve la célèbre *Mazurka*, de Wieniawski, qui souleva les bravos de l'auditoire.

Mlle KRZYANOWSKA joua la *Petite Ronde française*, de Guy Ropartz, véritable bijou artistique plein d'harmonies imprévues et colorées, et qui mit le public en joie par son rythme entraînant et sa franche gaieté. Le public fut surpris par les accords extraordinaires et cependant superbes du *Prélude pathétique*, de Rogowski. La belle *Polonaise héroïque*, de Chopin, terminait ce tryptique ; cette polonaise en la bémol majeur fut interprétée dans son véritable mouvement et son rythme national et souleva d'unanimes applaudissements.

Mlle KRYSZANOWSKA joua encore sa *Bourrée*, qui retrouva son grand succès habituel et sa *Sérénade-Duo*, aux sentiments si tendres. Ses doigts firent merveille dans l'étréscillante *Tarentelle*, de Moszkowski, qui déchaina l'enthousiasme de la salle entière. Le Concert se termina par la belle *Sonate* pour piano et violon, de J. B. Ganaye, construite musicalement d'une façon merveilleuse et sillonnée d'idées mélodiques pleines de charme et prenantes au possible, se transformant sans cesse sous des harmonies d'un coloris chatoyant d'une richesse incomparable. Cette œuvre si remarquable, fut très appréciée du public qui partit enchanté de cette Matinée musicale qu'il souhaita voir se renouveler souvent.

UNE CONFÉRENCE-CONCERT A MULHOUSE

Notre *Comité du Haut-Rhin*, la récente et déjà très vivante création de M. Louis ROTH, vient de se lancer à Mulhouse par un concert-conférence.

Le vendredi 4 novembre, à 8 h. 1/2, dans la salle des conférences de la Bourse, M. Henryk OPIENSKI, l'éminent directeur de l'Académie nationale de musique de Poznan, a parlé de la *Chanson populaire polonaise*. Les chansons ont été interprétées par Mlle Lydia BARBLAN, professeur à la même Académie, accompagnée par M. Albert PRKIMDEK.

Régal exquis pour les musiciens que ces chansons au tour si original, et ce commentaire de M. OPIENSKI, qui est un musico-graphiste de grand talent et de grand savoir. On connaît son bel ouvrage sur la Musique Polonaise, publié chez Crès. Il a également fait paraître un recueil de chansons populaires de la Pologne, que l'on peut se procurer chez Rossignol (4, avenue de Villiers, Paris).

Nous félicitons M. Roth et ses collaborateurs de leur heureuse initiative.

ENCORE DES PÉTITIONNAIRES

Il est arrivé à nos bureaux encore bien des listes de pétitionnaires réclamant la Haute-Silésie pour la Pologne. La toute dernière nous parvient de Nouméa (Nouvelle-Calédonie) ! La lettre qui l'accompagne nous dit :

« Trop éloignés d'Europe, nous n'espérons pas arriver à temps pour que notre geste ait une signification autre que celle de vous montrer qu'au bout du monde, il existe des amis de la Pologne, faisant des vœux pour sa juste cause ».

Nous sommes certains que nos amis polonais, que notre péti-

tion a tellement touchés, se réjouiront de savoir qu'ils excitent des sympathies, comme dit notre correspondant, « jusqu'au bout du monde ».

**

« Au moment de mettre le Bulletin sous presse, nous recevons de Nouméa tout un paquet de listes. Elles ont été imprimées et lancées par le journal néo-calédonien, le *Messageur*, qui a adressé à la population de la colonie les appels les plus chaleureux en faveur de la cause polonaise. »

JEUNE POLONAISE d'excellente famille, parlant couramment français et allemand, désirerait venir en France comme professeur dans institution privée ou comme dame de compagnie. Pour tous renseignements, s'adresser aux « Amis de la Pologne », 7, rue de Poitiers, Paris (VII^e).

LE "JOURNAL DE POLOGNE"

Quotidien du soir paraissant en français
à VARSOVIE, 54, Nowy Swiat

Directeur : Frédéric BELAGNEAU - Rédacteur en Chef : Robert VAUCHER

Le "JOURNAL DE POLOGNE" est le seul quotidien servant de trait d'union entre la France et la Pologne. Il est le mieux renseigné sur toutes les questions politiques, littéraires, économiques et financières concernant la Pologne et l'Est européen. Il donne des chroniques régulières sur l'action des "Amis de la Pologne".

Le "JOURNAL DE POLOGNE" vient d'instituer des services économiques donnant des renseignements gratuits sur toutes les questions d'importation et d'exportation, intéressant la France et la Pologne, sur les Bourses de Pologne et valeurs polonaises cotées aux Bourses de Paris et de Lille.

S'adresser aux Services Parisiens
9, rue Richempanse, PARIS (8^e)

Abonnement : Un an, 70 fr. ; Six mois, 36 fr.

LA POLOGNE

POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

7, RUE DE POITIERS, PARIS (7^e)

TÉLÉPHONE : FLEURUS 23-71

LA POLOGNE publiée par l'Association France-Pologne est la Revue indispensable à toutes les personnes qui s'intéressent à la vie polonaise.

Ses informations concernent toutes les questions politiques, économiques, financières, scientifiques et artistiques. Elle est devenue l'organe de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*, qui réunit les principaux industriels, commerçants, financiers des deux nations ; de grands groupements tels que la *Société Frédéric Chopin*, etc. Elle est envoyée gratuitement aux membres de l'Association France-Pologne et de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*.

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois. Le numéro : 1 fr. 25. Abonnement : France et Étranger, UN AN, 20 fr.

LES AMIS DE LA POLOGNE

7, Rue de Poitiers, PARIS (7^e) — Téléphone : Fleurus 23-71

Sous la Présidence d'honneur de M. le Ministre de l'Instruction Publique.

Président : LOUIS MARIN, Député ; *Secrétaire Générale* : ROSA BAILLY ; *Trésorier Général* : HENRI DE MONTFORT.

Membres du Conseil d'administration : Mlles MESPOULET, L. VEYRE ; MM. CHABRIÉ-TOMASZEWICZ ; KERVAREC, agrégé d'histoire ; CHARLES MARIE, Docteur ès-sciences ; A. MERLOT, Directeur de la Pologne ; TIRMAN, Conseiller d'Etat, etc.

Sous le patronage de :

M. le Maréchal JOFFRE, Mgr BAURILLART, MM. BARTHOU, BERGSON, BIGOURDAN, PAUL BOURGET, JULES CAMBON, DENYS COCHIN, ALFRED CROISSET, MAURICE CROISSET, RENÉ DOUMIC, P. DE LA GORCE, LACOUR-GAYET, JEAN RICHEPIN, CHARLES RICHEL, membres de l'Institut ; ABEL LEFRANC ; GEORGES RENARD, professeurs au Collège de France ; AULARD, ANDRÉ LALANDE, STROWSKI, professeurs à la Sorbonne ; BERTHELEMY, professeur à la Faculté de Droit ; BONNARIC, Directeur de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud ; A. FONTAINE, Inspecteur général ; LATREILLE, de l'Université de Lyon ; GEORGES WEILL, de la Faculté des Lettres de Caen ; BERNUS ; GEORGES BIENAIMÉ ; BOURDELLE, sculpteur ; FERDINAND BUISSON ; PAUL CAZIN ; CHARLES-RENÉ, Vice-Président du Salon des Musiciens français ; Mlle DICK MAY, Directrice de l'École des Hautes Etudes Sociales ; HERRIOT, Maire de Lyon ; JANVIER, Maire de Rennes ; ANDRÉ LICHTENBERGER ; GÉNÉRAUX MALLETERRE, DU MORIEZ, NIESSEL, PAU, WRYGAND ; D^r NICAISE ; D^r JULIEN NOIR ; ROBERT RÉGNIER, Chef du Secrétariat de l'Institut de France ; LOUIS RIPAUT ; LÉON ROBELIN ; J.-H. ROSNY, aîné ; Mme YVONNE SARCEY ; MARC SANGNIER ; GABRIEL SARRAZIN ; E. SCHURÉ, etc.

NOTRE BUT, c'est de faire connaître la Pologne en France, de mettre en rapport les deux nations, de raviver l'ancienne amitié franco-polonaise ; et cela, dans l'intérêt même de notre patrie.

NOS COMITES REGIONAUX étendent en province l'action des organismes franco-polonais.

Chaque Comité a sa vie propre, et dispose des fonds qu'il recueille.

Le Comité Central, qui siège à Paris, leur envoie des conférenciers, les aide à organiser des fêtes, leur fournit des articles et des renseignements pour la presse locale, des ouvrages pour leurs bibliothèques, des brochures, tracts, images, cartes postales et géographiques pour leur propagande, leur procure des facilités pour leurs relations économiques, universitaires, touristiques, etc., avec la Pologne.

De tels Comités sont déjà créés, ou en voie de formation à :

Lyon	Clermont.	Beauvais	Le Havre	Nantes
Marseille	Caen	Versailles	Chambéry	Laval
Soissons	Rennes	Draguignan	Bayonne	Rouen

Le GROUPE PARLEMENTAIRE des « Amis de la Pologne » réunit 93 députés.

Il existe des GROUPES SCOLAIRES aux Lycées Carnot, Victor-Hugo, Fénelon, Louis-le-Grand, Hoche, aux Collèges Chaptal, d'Autun, etc.

LES MEMBRES ont droit aux publications éditées par les « Amis de la Pologne ». Ils ont accès aux fêtes, aux conférences, et aux bibliothèques des Comités. Ils s'engagent à faire connaître la Pologne autour d'eux, et ils payent une cotisation annuelle fixée à 5 francs pour les membres adhérents, 20 francs pour les membres titulaires et 1 franc pour les écoliers.

L'abonnement au Bulletin est de 5 francs par an. Prière d'adresser les mandats à Mlle Lemonier, administrateur.



Si notre œuvre vous intéresse ;

Si vous voulez nous aider à faire connaître et à faire aimer la Pologne :

ABONNEZ-VOUS ! FAITES ABONNER VOS AMIS !

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner pour un an au Bulletin bi-mensuel des « Amis de la Pologne ».

Ci-joint la somme de cinq francs (en billets, mandats ou timbres). L'adresser à Mlle Lemonier, administrateur, 7, rue de Poitiers, Paris (7^e).

Nom

Le 19

Profession

Signature :

Adresse